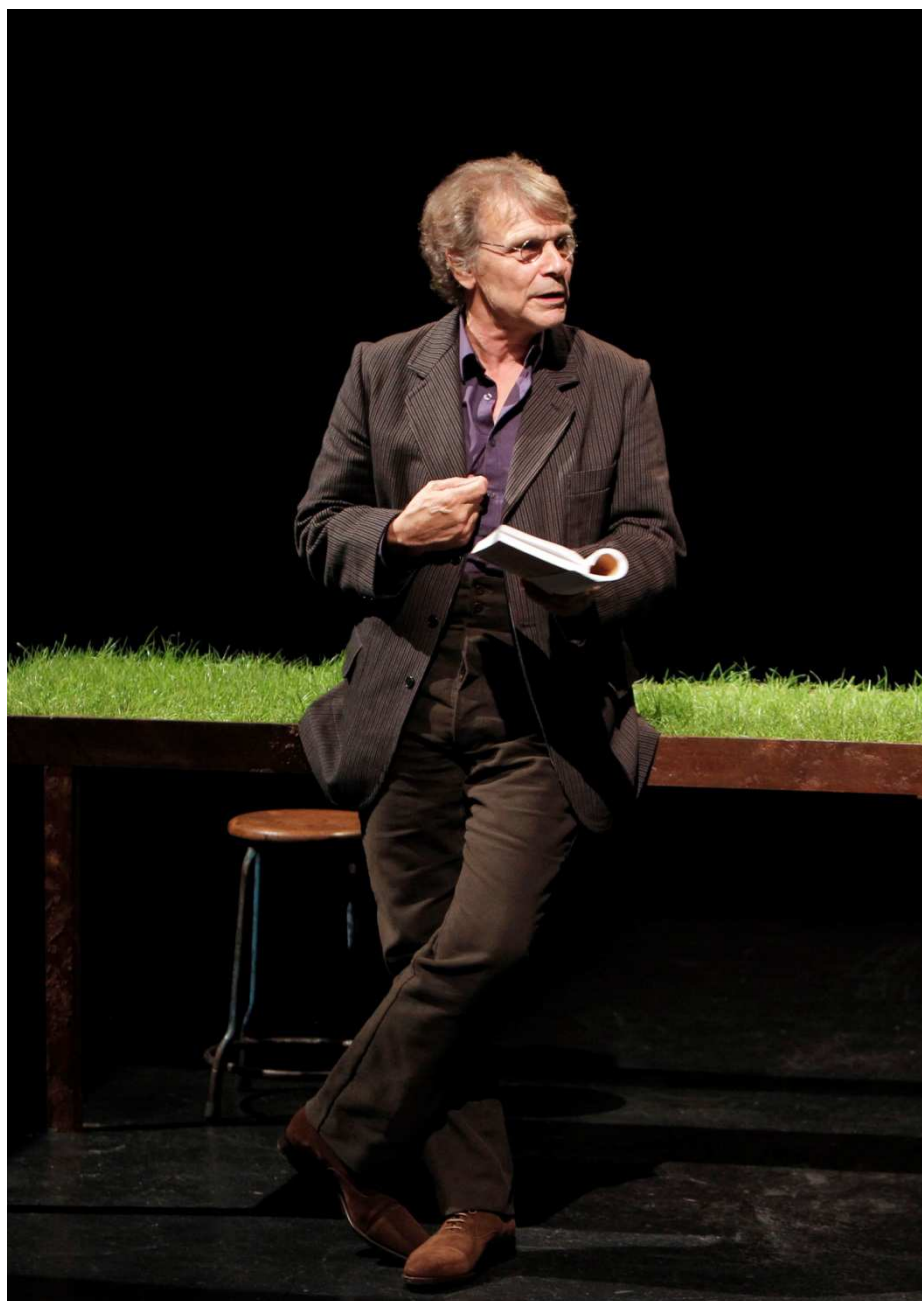


2017 REVUE
2018 DE PRESSE

Théâtre
du Parc
Andrézieux-Bouthéon

JOURNAL D'UN CORPS

Daniel Pennac | Clara Bauer



Théâtre : Daniel Pennac en scène

L'auteur de "Journal d'un corps" a tant de présence au théâtre qu'on en vient à se demander s'il ne serait pas meilleur acteur qu'écrivain !

Par Gilles Costaz



© Capture d'écran/théâtre du Rond-Point

Quel romancier aime lire et jouer ses textes au théâtre plus que Daniel Pennac ? Il y a bien Michel Houellebecq et Christine Angot qui veulent bien se montrer ça et là, le temps de quelques passages électriques. Il y a aussi Bernard Pivot qui fait un tour de France avec le récit de ses souvenirs. Mais Pennac, outre qu'il écrit parfois pour la scène, ne craint pas de signer pour des séries de représentations depuis qu'il a interprété, dans la grande salle du Rond-Point, son texte *Merci*, mis en scène par Jean-Michel Ribes. Aujourd'hui, tous les soirs de la semaine, il est dans la petite salle pour une reprise de son *Journal d'un corps*, dont il nous dit que c'est une nouvelle version. Donc, un spectacle partiellement neuf, qu'il assume en solo, selon une mise en scène de Clara Baurer - la complice de tous ses derniers spectacles, au style délicat et ouaté.

De douze à quatre-vingt-sept ans

Bien que le titre laisse penser le contraire, *Journal d'un corps* n'est pas un document autobiographique, mais un roman, une fiction. Pennac s'est inspiré de l'un de ses grands-oncles qui avait fait la guerre de 14 et lui racontait ses souvenirs de poilu. Il a imaginé que cet homme laissait à ses enfants un héritage inattendu, remis par notaire : le journal de sa vie, une série de notes et d'observations faites, non pas du point de vue de l'esprit, mais à l'échelle du corps. Depuis l'âge de douze ans, il a relevé ce que ressentait sa carcasse et aussi comment ses proches ou les gens qu'il rencontre se débrouillaient avec leur peau et leur squelette. Le temps défile, il y a la terrible guerre, mais, aussi, les folies de l'adolescence où la masturbation a une grande importance. Et la protection d'une merveilleuse femme âgée qui, par sa présence tendre, apporte tant à l'enfant, mais sera le premier être mort qu'il tiendra dans ses bras.

L'âge adulte ne calme rien. Pennac peut faire penser à la chanson de Léo Ferré "Vingt Ans" : "Pour tout bagage on a sa gueule/ Quand elle est bath ça va tout seul/ Quand elle est moche/ On s'habitue/ On dit qu'on n'est pas mal foutu"... Le personnage du grand-oncle ne paraît pas avoir une "gueule bath", mais il traverse les années plus ou moins sagement, tout en étant hostile à l'ordre moral qui règne dans sa société bourgeoise. Il a ses moments de souffrance (chez le docteur, par exemple) et de bonheur (il se marie et il a ses enfants). Un jour, ce sera à lui de mourir, à quatre-vingt-sept ans.

Pennac devant une table d'écolier

En chemise rouge et costume brun, Daniel Pennac est assis devant une table où pousse une série de tiges vertes - sans doute ce décor d'Oria Puppo évoque-t-il les graines qu'on donne aux écoliers pour qu'ils les fassent éclore et qu'ils découvrent les surprises de la vie végétale. Derrière lui, sur une tenture claire, s'affiche régulièrement, en lettres manuscrites, l'âge du personnage : il a tant d'années, tant de mois et même de jours, au moment où il conte telle ou telle chose. Pennac a le livre à la main, il en connaît beaucoup de pages par coeur, mais il en lit beaucoup aussi, quittant de temps à autre sa table de travail verdoyante pour dégourdir ses jambes et son récit. Le livre est tout arrondi, tellement il a servi, tellement il s'est mis en boule dans la main !

Plus une série d'anecdotes qu'un journal intime

Plus sympathique que Pennac, il n'y a pas ! La mine joyeuse, malicieuse, songeuse, il vous embarque tout de suite dans cette traversée d'une société jaunie comme les photos d'antan et d'une mémoire qui, elle, garde toujours son éclat de jeunesse. Mais, plus ça va, plus le titre perd de sa justification. Est-ce dû aux nombreuses coupes qui ont été faites ? Ce n'est pas vraiment un corps qui se raconte ; c'est plutôt une série d'anecdotes dont Pennac tire sur scène encore plus de sel et de drôlerie. Il fait feu de tout bois, oubliant son personnage et s'intéressant à tout ce qui passe : par exemple, une personne qui, dans le bus, ne s'assoit pas à la place du passager précédent tant que le siège n'a pas "refroidi" ! La narration vagabonde, en perdant parfois de sa nécessité, de sa force compacte.

Pennac est si charmant et charmeur et le récit si fluctuant qu'on en vient à se demander s'il n'est pas encore meilleur acteur qu'écrivain. Mais avoir cette pensée et l'écrire serait sans doute une attitude sacrilège, d'une belle ingratitude après avoir ri si souvent à ce *Journal d'un corps* - qu'il aurait sans doute appelé plus justement *Journal des sens* !

Pennac, homme-orchestre

SUCCÈS. A 68 ans, l'écrivain n'arrête pas. Coauteur du nouveau « Lucky Luke », il a écrit une pièce jouée aux Bouffes-du-Nord, scénarisé un film d'animation, et il fait des lectures de son dernier roman.

C'est l'histoire d'un type né à Casablanca, âgé de 68 ans, qui trotte en jean et en baskets, sourit toujours avec les yeux, a écrit « la Fée Carabine » et qui est un sacré pistolet. Daniel Pennac n'est pas un Terrien comme les autres. Curieux de tout, à commencer par les autres, il n'est jamais là où on l'attend. La preuve cet automne : tandis qu'on joue, aux Bouffes-du-Nord, « le Sixième Continent » (1), une pièce dont il est l'auteur sur le désastre écologique, lui-même remonte sur scène à cet endroit pour lire des extraits de son dernier livre, « Journal d'un corps » (2), paru l'année dernière. Il s'était déjà plié à l'exercice avec « Merci » et « Bartleby ».

Dans le même temps, en compagnie de son ami et complice Tonino Benacquista, romancier et scénariste (« Malavita », « De battre mon cœur s'est arrêté »), il signe pour la deuxième fois le scénario du nouveau « Lucky Luke », « Cavalier seul », dessiné par Achdé et qui vient de paraître (3). Est-ce tout ? Pas du tout. Le 12 décembre, Pennac sera caché derrière le film d'animation « Ernest et Célestine », tiré d'une série à succès d'ouvrages pour la jeunesse. Grand écran toujours, son premier roman, « Au bonheur des ogres », matrice de la saga Malaussène et paru en 1985, est en passe de devenir un film. Tout écrivain qu'il est, l'ancien professeur de français n'est décidément pas un homme d'étiquette mais un homme-orchestre. Il nous en dit plus.

■ **Coscénariste de « Lucky Luke ».** « Avec Tonino, on commence par aller se promener sur les hauts plateaux du Vercors. On laisse rebondir les idées. Nous appelons ça des balades rugbystiques et nous laissons systématiquement tomber une idée qui n'a pas l'adhésion de l'autre. Il n'y a pas d'engueulade possible. L'objectif, c'est de s'approcher au plus près de la vivacité de Goscinny (NDLR : le scénariste de la série). Nous écrivons un premier jet puis on avance de corrigé en corrigé. Un album nous prend entre six et dix mois de travail. »

■ **Auteur dramatique pour « le Sixième Continent ».** « Ce qu'on nomme le Sixième Continent est un truc incroyable ! Une gigantesque plaque de plastique, grande comme trois ou quatre fois la France, constituée des déchets qu'ont ramenés les courants dans le Pacifique. On peut considérer que cette pollution modeste est née du désir de tout emballer, c'est-à-dire de tout protéger. C'est une pièce à sept personnages. C'est en voyant le travail de Lilo Baur



THÉÂTRE DES BOUFFES-DU-NORD (PARIS X^e), HIER. Daniel Pennac monte actuellement sur scène pour lire des extraits de son dernier livre, « Journal d'un corps ». Un exercice qu'il maîtrise notamment grâce à son expérience de professeur de français. (L. PELLISSIER / GOLDSTEIN)

(NDLR : actrice suisse et metteur en scène de la pièce), qui développe un théâtre de proximité, que j'ai eu envie de quitter ma solitude d'écrivain pour participer à une aventure collective. Quand je suis allé voir jouer les comédiens, j'ai eu le trac pour eux. Mais je suis rassuré. Les gens sont heureux. »

■ **Lecteur du « Journal d'un corps ».** « La lecture à voix haute, ça fait trente ans que je la pratique ! Ça m'a aidé d'être prof. Il y a une respiration, une gestuelle que j'ai acquises. L'idée, c'est de transmettre l'envie de se retirer dans la lecture à voix basse. J'avais des élèves qui prétendaient ne pas aimer la lecture. Mais ils finissaient par aller rechercher seuls le livre pour connaître la suite de l'histoire. Je suis épaté par Denis Podalydès quand il lit Céline en l'accablant à peine. Ou par Dussollier lorsqu'il lit Proust. Ils sont cachés derrière le texte. C'est tout le contraire

de Michel Simon ou d'Arletty qui surjouaient. Avant d'entrer en scène, j'ai la trouille. Ensuite, où tu y es ou tu es à côté. Une ou deux fois, dans le spectacle précédent, ça a été catastrophique. J'étais ailleurs... »

PIERRE VAVASSEUR

(1) « Le Sixième Continent », aux Bouffes-du-Nord, Paris X^e. A 21 heures, du mardi au samedi, jusqu'au 10 novembre. Tél. 01.46.07.34.50. Tarif : de 18 € à 25 €.

(2) « Journal d'un corps », aux Bouffes-du-Nord. A 19 heures. Jusqu'au 10 novembre. Tarif : de 16 € à 24 €.

(3) « CAVALIER SEUL » de DANIEL PENNAC, TONINO BENACQUISTA ET ACHDÉ. Ed. Lucky Comics, Dargaud. 48 pages. 10,60 €

Un auteur en or

Y a-t-il quelqu'un dans l'avion de la culture française pour critiquer Daniel Pennac ?

Personne. Voici un personnage que tout le monde aime. Et qui n'a pas perdu au change lorsqu'il a quitté son poste de professeur pour s'en aller badiner sur les rives de la littérature. Pennac, l'édition et les libraires peuvent lui dire merci. Chez Gallimard, qui le publie, c'est écrit noir (collection Noire) sur blanc (collection Blanche). Son premier livre, version polar, « Au bonheur des ogres », adapté pour le cinéma par Nicolas Bary (2013), avec Raphaël Personnaz et Bérénice Bejo, s'est vendu, tous formats confondus, à plus d'un million d'exemplaires.

Même tarif pour « la Fée Carabine » ou « la Petite Marchande de prose ». Prix Renaudot surprise — il ne figurait pas sur les listes — en 2007, « Chagrin d'école », qui raconte l'histoire d'un élève mal parti pour être un cadot, a atteint... 800 000 exemplaires en grand format auxquels s'ajoutent 300 000 exemplaires en poche. Quant à « Journal d'un corps », paru en février 2012, qui donne la parole au corps du narrateur, de sa naissance à sa mort, et qui fait l'objet d'un spectacle-lecture en ce moment, il s'est très exactement écoulé à ce jour à 187 216 exemplaires. Pennac ? Un auteur en or.

Pennac, le récitant

DANIEL PENNAC ne joue pas à l'acteur. Il a fait un peu de théâtre à l'université mais ça n'était pas son truc, dit-il. En revanche, il a un don pour lire et faire entendre un texte. Un vrai « savoir lire ». « Mon objectif est de donner au spectateur envie de retourner au confinement de la lecture solitaire », explique-t-il. Toujours ce désir de transmettre : lorsqu'il enseignait, pour donner à ses élèves le goût de la littérature, il leur lisait des livres à voix haute, une heure par



semaine, gratuitement, sans les interroger ensuite. Il regrette d'ailleurs que le théâtre ne soit pas une matière à part entière pour les élèves, et les apprentis professeurs...

« J'aime lire des textes à voix haute aux gens et j'aime voir la tête des gens lorsqu'ils écoutent ces textes. J'aime voir le texte entrer par leurs yeux et leurs oreilles », poursuit-il. À le regarder, on sent aussi qu'il éprouve un plaisir presque charnel à s'immerger dans la langue, à l'articuler et à la mettre en son. « La lecture

à voix haute est une alchimie très subtile. Il ne faudrait pas surjouer et faire écran au texte, ni être trop en retrait. On interprète, pour faire passer l'intelligence du texte. »

Une liturgie laïque

C'est la troisième fois qu'il monte sur scène. Il avait déjà prêté sa voix à *Bartleby* de Melville et à l'un de ses propres livres, *Merci*, jusqu'au 10 novembre, il met en voix des extraits de *Journal d'un corps* (1), son dernier roman, qui avait enthousiasmé la critique et les lecteurs, l'histoire d'un jeune garçon que sa mère plante un jour devant un miroir en lui disant qu'il ne ressemble à rien et qui décide dès lors de tenir le journal de son corps, tâche à laquelle il sera fidèle jusqu'à sa mort.

Contrairement à une pièce de théâtre, cette lecture mise en espace et en lumière ne distrait pas l'attention mais la recueille. Le jeu de Pennac est juste et modulé. Jamais monocorde ni bavard, il crée du silence dans la salle, cet espace sonore qui permet aux mots de prendre corps dans l'imagination du spectateur. Grâce à la mise en scène de Clara Bauer, élève de Peter Brook et d'Ariane Mouchkine, et au décor d'Orla Puppo, dans le magnifique théâtre des Bouffes du Nord, cette lecture ressemble à une sobre et somptueuse liturgie laïque qui incarne mystérieusement la parole. ■

A. L.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

29 octobre 2012

Critique de Marie Surget. « Journal d'un corps » au Théâtre des Bouffes du Nord

Daniel Pennac © Alessandro Shinco



Le théâtre des Bouffes du Nord accueille la pièce *Journal d'un corps* de et avec l'écrivain Daniel Pennac. Présenté sous forme d'un journal entretenu quotidiennement par un homme entre 1936 et 2010. De la découverte naïve de son corps d'enfant dont le fonctionnement n'est pas toujours maîtrisé, à la description de plus en plus précise de sensations de plus en plus intimes. L'auteur-interprète nous fait part d'un texte brûlant de souvenirs sensoriels, émotionnels et affectifs.

« C'est à première vue le plus intime des journaux intimes »

Seul en scène, muni de ses écrits mais pas de son histoire personnelle, Daniel Pennac conte l'histoire d'un esprit qui regarde son corps de ses douze à ses quatre-vingt-sept ans.

Les nouvelles sensations, les surprenantes réactions, les transformations... Il ne s'agit pas d'une analyse scientifique de notre anatomie, mais d'une découverte permanente de cette machine qui traduit ou trahit la pensée, établit un répertoire de sensations, parle et surprend son « propriétaire » à tous moments de sa vie...

Troublé par cette manifestation intense du corps, un jeune garçon décide de prendre le temps nécessaire chaque jour pour raconter cette intimité sans ne jamais s'exhiber.

L'auteur-interprète parcourt un chemin de soixante-quinze années de vie avec beaucoup de vérité et d'humanité. Avec comme appui de jeu le récit d'un corps qui n'est pas le sien. Daniel Pennac nous captive par ce rapport subtil qu'il entretient avec ce texte. Les mots sont précisément choisis, les nuances sont parfaitement trouvées. Il sait aussi bien prendre la parole d'un enfant de douze ans que celle d'un homme aux derniers instants de sa vie, car il trouve sa justesse dans ce qu'il est, tout simplement. La voix de l'écrivain résonne, et nous prend avec elle, dans ce théâtre si atypique du théâtre des Bouffes du Nord. Cette scène dont les murs vieillis, mais encore chauds aux pigments rougeâtres-orangés dont la hauteur se conclue par une coupole gravée, est un véritable décor à elle toute seule. Elle offre une qualité de son et d'image à laquelle il n'est d'ailleurs presque pas nécessaire d'ajouter d'éléments de décor comme par exemple, une nappe de pelouse disposée sur une table en bois (renfermant une trappe que le comédien ouvrira pour laisser voir des photographies et des schéma de squelettes, ainsi qu'un sablier qui comptera les derniers moments d'un corps qui se défait de son allure fière et de son fonctionnement si bien étudié). Mr Pennac est déjà un bel élément qui s'inscrit dans l'espace de jeu, il l'investit et en fait le sien pour y laisser une trace à son tour; naviguer dans ce récit qui effectivement était à première vue un journal très intime et qui finalement nous fait comprendre que si il y a bien une chose que nous partageons tous, c'est cet apprivoisement de notre corps et cet effort de chaque jour que nous faisons pour de le comprendre et l'écouter.

Daniel Pennac: « Nous sommes l'enfant de notre corps »

Par Marianne Payot



Daniel Pennac, Denis Rouvre/L'Express

Dans son dernier livre, Daniel Pennac parle sans tabous du corps et de ses métamorphoses. Rencontre.

La saga des *Malaussène* (*Au bonheur des ogres*, *La Fée Carabine...*), *Comme un roman*, *Chagrin d'école...* Depuis qu'il est entré en écriture, en 1985, Daniel Pennac accumule les succès et les lauriers. Mais cet ancien professeur de français n'entend pas surfer éternellement sur son capital de sympathie. Le cancre qu'il fut dans sa jeunesse joue, à 67 ans, les francs-tireurs, et décoche un drôle de *Journal*, celui du corps et de ses bouleversements, aussi ambitieux et dérangeant que réussi. Où il est question de sexe, de jouissance, de maladies et de mort. Du jamais lu. L'allure sage, fines bésicles sur le nez, le rythme lent mais le verbe haut et rieur, il s'en explique dans les beaux salons de son éditeur fétiche, Gallimard.

Votre précédent livre, *Un chagrin d'école*, publié en 2007, a connu un succès considérable, avec plus de 1 million d'exemplaires vendus. Cela vous a-t-il paralysé ?

Non, en fait je suis paralysé par autre chose, par l'écriture elle-même. Je suis abonné au doute. Un doute lié à l'adéquation entre le projet et le résultat. L'expérience n'y fait rien, on ne capitalise pas, si ce n'est des tics ou des automatismes, ce qui n'a rien de bon.

Vous avez mis plus de quatre ans à écrire cet ouvrage, qui traite du corps dans tous ses états. Un temps très long, non ?

Ce sont plutôt quatre années d'obsession et une année de réalisation, mais je suis lent à l'ouvrage, c'est vrai. Cette idée, je la trimballe depuis très longtemps. Un jour, dans le Vercors, avec mon ami le Dr Postel - celui qui apparaît dans les *Malaussène* - on s'est dit : pourquoi ne ferait-on pas un livre sur le corps ? Et c'est parti, j'ai pris des notes, conçu des miscellanées. Mais il me fallait prendre un peu de bouteille pour traiter cette idée. Pour pouvoir me

projeter vers la grande vieillesse, il fallait avoir moi-même accompagné des proches. Puis j'ai imaginé cet homme, né en 1923, qui tiendrait le journal des métamorphoses de son corps, de 12 à 87 ans.

Qu'est-ce qui vous a poussé à entreprendre ce roman iconoclaste sous la forme d'un journal "physique" ?

Une tranquille curiosité et une certaine prévention contre les journaux intimes, qui sont commandés par les états d'âme. Une fois les émotions passées, les gens oublient le sens de ce qu'ils ont écrit. J'en ai moi-même éprouvé le ridicule lorsque, jeune, je m'y suis adonné pendant deux ou trois ans. Tandis que mon narrateur a presque, sans le savoir, une ambition flaubertienne, il écrit sur le silence, familial et sociétal, qui règne autour du corps. Son imagination a mis son organisme en déroute, son journal sera une sorte d'ambassadeur, un va-et-vient entre la psyché et le corps via le chemin de l'émotion. C'était là mon "projet littéraire" : permuter totalement les données du roman. Dans un roman, il est question de politique, du social, de psychologie, de l'affect, du souvenir, etc. Le corps ne fait jamais qu'affleurer. J'ai voulu inverser la proportion, écrire quelque chose où il n'est question que de cette matière purement physique et qui puisse se lire comme un roman.

Le narrateur va décrire les cinq sens, vivre de multiples expériences, le vertige, le KO, la grève de la faim et, bien sûr, le sexe. Vous y consacrez de longs paragraphes, souvent fort techniques : éjaculation, jouissance, masturbation, panne, prostate... De quoi désinhiber vos lecteurs et instruire vos lectrices ?

Je l'espère [rires]. Et c'est pour cela qu'en échange, le narrateur souhaite pouvoir lire un jour le journal qu'une femme aurait tenu de son corps, ne serait-ce que pour lever un coin du mystère... Ce qui m'a beaucoup amusé, c'est la quête de la précision. Vous imaginez bien, par exemple, que la masturbation n'est plus depuis très longtemps pour moi un sport quotidien. Là, il y a une véritable introspection [rires]. Pour le reste et plus généralement, le conflit entre la culture et le vécu demeure. Les gosses peuvent aller sur n'importe quel site porno, mais cela a-t-il une répercussion sur la sécurité psychologique dans leur comportement sexuel ? Je n'en suis pas sûr. Dès qu'on est en relation avec une fille et que le sentiment s'en mêle, on oublie tout, on n'est plus dans la mécanique du film.

Quand le sentiment s'échappe, apparaît ce que vous appelez l'"orgasme de principe". Un phénomène très masculin, non ?

Oui, qui équivaut en quelque sorte à la simulation féminine. C'est étrange, le désir, on sent bien qu'on n'est pas maître de la matière en ce domaine. Mon héros éprouve des érections à lire *Le Contrat social*, c'est curieux, non ?

Vous traitez aussi de l'homosexualité...

À l'époque où le petit-fils de mon narrateur déclare son homosexualité, on est en pleine épidémie de sida. Je dois dire que quand j'étais professeur, je plaignais beaucoup mes élèves qui devaient être ravagés par des questions élémentaires. Le silence des adultes d'alors m'a vraiment scandalisé.

Vous dites du ténor politique qu'il est "priapique par nature". Vous pensez à quelqu'un ?

Non, c'est un hasard. Je crois que la tension permanente où se trouvent les politiques quant au besoin de séduction est de l'ordre du priapisme. Cela ne veut pas dire qu'ils sont tous des violeurs potentiels... C'est ce qui me frappe, quand je vois des politiques, ce désir tendu de séduction tous azimuts. La seule question intéressante est celle du bien public, or, à les voir fonctionner, on constate que c'est souvent assez secondaire. Sauf exception, je crédite par exemple Mendès France d'un sens certain du bien public. Son image si apaisante vient précisément de ce qu'il exprimait d'abord une intelligence analytique réellement au service des autres.

Et aujourd'hui ?

Je ne vois pas, non.

Nous avons une peur ontologique de la fréquentation de notre corps, dites-vous, mêlée à la joie absolue d'en jouir. Vous qui lisez depuis plus de trois ans *Bartleby*, de Melville, au théâtre, éprouvez-vous une peur du même ordre ?

Non. La peur du comédien est différente. Elle n'est pas, je crois, la peur du ridicule, ni celle d'être mauvais ou d'avoir des trous de mémoire, non, la grande peur est la non-incarnation, le texte qui ne s'incarne pas à travers l'acteur. Si vous n'êtes pas capable de susciter cette espèce de miracle laïque de l'incarnation, vous n'existez pas sur scène, vous êtes proprement annihilé.

Les maux du corps sont-ils l'expression des tares du caractère ?

Voilà une façon absolument contemporaine de ne parler du corps qu'en tant qu'il a une âme. On invite le corps à table à condition qu'il nous parle de son esprit... En fait, rien n'a changé depuis que Choderlos de Laclos a éprouvé le besoin, pour la bienséance publique, de dire qu'après sa petite vérole, la marquise de Merteuil portait son âme sur son visage.

"Le corps moderne, plus on l'analyse, plus on l'exhibe, moins il existe", écrivez-vous. Qu'entendez-vous par là ?

Aujourd'hui, le corps est image, spectacle, résultat scientifique ou presque médico-légal dans le cinéma porno, mais il n'y a pas eu de progrès dans notre relation intime au corps. Le tabou est toujours aussi fort. Dans un dîner ordinaire, vous n'entendez pas plus les gens parler de ces choses-là qu'au début du XXe siècle. Il y a là une peur qui est liée à un sentiment de solitude. Nous nous sentons, tous, sans exception, très seuls en notre corps et nous répugnons à parler de cette solitude. Or, ce sentiment se confirme chaque fois que notre corps souffre ou nous fait une surprise. Si préparé culturellement qu'on soit, les premières règles pour une jeune fille, la première éjaculation pour les garçons sont du domaine de la surprise absolue.

L'homme, rappelez-vous, a tout à apprendre à son corps.

Oui, il lui apprend à marcher, à regarder, à se moucher, à vieillir, à mourir. Nous sommes jusqu'au bout l'enfant de notre corps, un enfant déconcerté. En cela, mon narrateur est normal - ni sportif, ni alcoolique, ni baiseur ou hypocondriaque - à ceci près que ses débuts d'enfant malingre ne le sont pas. On en voit tout le temps, des enfants comme cela, au bord des bacs à sable : l'enfant pétrifié par l'énergie de ses congénères, qui n'a pas encore de corps à trois ou quatre ans. Ils me touchent beaucoup. J'ai eu parmi mes élèves ce type de jeunes gens, à peine incarnés, comme l'Ignatius J. Reilly de *La Conjuration des imbéciles*.

Malgré toutes vos indignations, vous n'êtes pas vraiment un écrivain engagé...

Je ne le suis pas dans le sens où on le concevait hier. Je préfère les engagements microscopiques aux pétitions de principe macroscopiques, qui n'engagent à vrai dire en rien. Je travaille avec une école magnifique du XXe arrondissement parisien, l'école Vitruve, qui repose sur des principes pédagogiques très différents, sans notation normative. Les instits y sont formidables, les gosses radieux. Je collabore aussi à deux associations pour l'apprentissage de la lecture, Lire et faire lire, et Coup de pouce Clé, dont les méthodes ont cet atout précieux de ne pas tenir au génie d'une personne mais d'être généralisables.

Que pense l'ancien prof du système éducatif actuel ?

Nous vivons dans une société de rentabilité absolue qui, au moins depuis ces quinze dernières années, considère l'école comme son pire ennemi - car elle pourrait éventuellement l'empêcher de prévariquer en rond. Ce type de société n'a surtout pas besoin de la lucidité de la jeunesse, mais que les gosses soient des hyperconsommateurs, ça oui. J'ai des idées probablement assez cubiques, mais rappelez-vous la toute première phrase inaugurale de notre président en matière de culture sur *La Princesse de Clèves*. Le la était donné, et tout le reste a suivi, l'entreprise de démolition est entamée. Ecoutez la différence : quand de Gaulle entend dans une manif un type crier "Mort aux cons !", il réplique "Vaste programme". Aujourd'hui, on a "Casse-toi, pauvre con". La voilà, la distance immense entre le gaullisme d'origine et sa pitoyable réduction à l'arrivée.

La campagne électorale vous passionne-t-elle ?

Je vote, évidemment. Et il m'arrive, en regardant la télévision, d'essayer de dissocier le message de la marionnette, mais il est très rare de ne pas voir les fils. Nous entrons dans une année Pororoça, du nom de cette immense vague produite par la rencontre entre l'océan et le fleuve Amazone. Alors, bien sûr, je vais être comme tout le monde confronté au choc des théories. Et avouons-le, par sensibilité et par goût personnel, j'ai tendance à vouloir croire un type qui dit préférer les gens à l'argent. Pourvu que cela soit vrai...

En vieillissant, de quoi votre corps a-t-il le plus peur ? De la mémoire qui flanche ? De la mort à venir ?

En fait, je n'ai jamais eu de mémoire fonctionnelle, je suis "alzheimerien" de naissance. Alors, le sol qui se dérobe sous les pieds, le mot cherché qui n'est pas là, je connais bien. Evidemment, avec l'âge, ça ne s'arrange pas, et je ne

m'y fais toujours pas. Quant à la mort, ce sont mes amis qui me manquent, physiquement. Les souvenirs ne comblent pas le corps de mon frère mort. Le voir, entendre sa voix... C'est comme si on m'avait ôté un membre.

Entre vos propos politiques bien tranchés et les "choses de la vie" (étrons, pets, crottes de nez, points noirs...), longuement commentées dans votre roman, vous semblez n'avoir plus aucun tabou ?

Je n'ai pas un désir de provocation particulière, je ne cherche pas à épater le bourgeois. Mais si l'on s'empare du corps comme sujet, il ne peut plus y avoir de tabous.

Daniel Pennac en 8 dates :

1944 Naissance de Daniel Pennacchioni à Casablanca (Maroc).

1969 Enseigne le français au collège.

1985 Publie *Au bonheur des ogres*, premier tome de la saga *Malaussène*.

1992 *Comme un roman*, essai sur la lecture, remporte un immense succès.

1995 Quitte l'enseignement.

2007 *Chagrin d'école* décroche le Renaudot.

2009 Lit sur scène *Bartleby*, de Melville.

2012 Sortie de *Journal d'un corps*.